Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 103

Artikel: Nansen : à la recherche du Pôle Nord
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-249146

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 24 décembre 1899 N° 103 Deuxième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS 27me année | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 27me année *LE PAYS*

Nous commençons à ce numéro la publication d'un très intéressant feuilleton

Les cantiques d'Yvan

par l'écrivain si distingué, M. du Camfranc qui a déjà tant charmé nos lecteurs.

NANSEN
à la recherche du Pôle Nord

(Suite et fin.)

Après avoir suivi Nansen dans sa course aventureuse, retournons maintenant sur le Fram et accompagnons-le pendant la seconde période de son voyage. Nansen l'avait quitté, comme nous l'avons dit, le 14 mars 1895, au nord du cap Tscheljuskin, à 102° 27 de longitude et 83° 59' de latitude. Le vaisseau continua à être poussé mais très lentement, vers l'occident. Vers la fin d'avril, la marche s'arrêta. Le 22 juillet, Sverdrup et son équipage étaient à 73° de longitude et 84° 50' de latitude. Il faut donc admettre que Nansen, se dirigeant vers la Terre de François Joseph dut passer à une distance de son vaisseau assez peu considérable. Après le 22 juillet, le Fram fut repoussé vers l'orient, puis reprenant sa marche vers l'occident il arrivait, le 16 octobre, à 66° degré de longitude, c'est-à-dire presque au nord du point où Nansen avait mis le pied sur la Terre de François-Joseph. En même temps, il s'était avancé considérablement vers le nord, car il avait atteint 85° 57' de latitude, 17' seulement de moins que Nansen. Pendant la seconde moitié d'octobre et pendant l'hiver, il se porta rapidement vers l'occident tout en inclinant un peu vers le sud. A la mi-février 1896 il éta t arrivé à 24° de longitude et 84° 20' de latitude, c'est-à-dire, il était déjà au nord du Spitzberg tandis que Nansen était encore dans ses quartiers d'hiver. Arrivé là, le Fram resta presque immobile jusque vers la mi-mai ; puis fut poussé de nouveau, et rapidement, vers le sud-ouest, c'est-à-dire vers la mer qui sépare le Groënland du Spitzberg. C'était heureux, car, pendant l'été, nos voyageurs devaient songer sérieusement à sortir enfin des glaces polaires. Le 19 juillet, le Fram était à 83° 14' de latitude et à 14 de longitude orientale, c'est-à-dire à environ 250 kilomètres du cap Nord, de la pointe septentrionale du Spitzberg, du point où Andrée attendait avec son ballon le moment favorable pour voler vers le pôle nord. Ne voulant pas se laisser entraîner par les glaces sur les côtes du Groënland, ni s'exposer à passer un quatrième hiver dans les régions polaires, se sentant en outre dans le voisinage de la mer libre ou navigable, Sverdrup et son équipage résolurent de dégager leur vaisseau et de s'ouvrir un passage à travers les glaces. Ils firent donc sauter la glace à coups de mines et parvinrent après plusieurs jours de travail, à rendre à leur navire la liberté de ses mouvements. Du 19 juillet au 13 août ils se frayèrent une route ou se creusèrent un canal à travers un banc de glace de 150 milles carrés d'étendue. Faisant usage tour à tour de la vapeur et du fulmicoton ils finirent, à force d'efforts, par s'ouvrir une voie à travers les glaces flottantes.

Le 14 août, le jour même où Nansen débarquait à Vardö, le Fram arrivait en pleine mer, cinglait vers le cap Nord où se trouvait l'aéronaute André, puis arrivait le 21 août à Sjarvö où Sverdrup apprit que Nansen venait d'arriver en Norvège huit jours auparavant.

Le Fram trouva Nansen et Johansen à Tromsö. Partout où il passa, à Tromsö, à Bergen, à Drontheim, à Christiansand, ses hommes furent reçus avec les plus grands honneurs. Nansen et ses compagnons traversèrent en triomphateurs les rues de Christiania décorées magnifiquement et furent reçus au château royal par le roi de Suède et par le prince héritier qui étaient venus exprès en Norvège pour honorer ceux à l'héroïsme desquels le pays applaudissait tout entier.

Nansen avait démontré l'inanité des prédictions que lui avaient faites les ingénieurs et les navigateurs anglais lui déclarant que son navire et son équipage seraient engloutis par les glaces polaires. Il avait démontré aussi la justice des théories sur lesquelles il avait échaffaudé son plan courageux.

Le voyage de Nansen eut aussi des résultats scientifiques qui ne sont pas à dédaigner.

Jusqu'alors on avait cru généralement que la mer diminuait en profondeur à mesure qu'elle s'avançait vers le nord. Nordenskjöld avait contribué à affermir cette idée. Nansen avait lui-même admiré cette hypothèse et pensait seulement que la mer polaire était traversée par un canal profond. Or tous les sondages pratiqués par Nansen lui ont fait voir que sur tout le parcours du Fram, la mer a des profondeurs de 3 à 4000 mètres.

La conséquence à tirer de ce fait, c'est qu'il n'y a pas de terres ni d'îles d'une certaine étendue, ni dans le voisinage de la route suivie

---

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 1

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

I

On ne la voyait guère que lorsqu'il fallait ses mains pour panser, son dévouement pour consoler.

Soulager ses chères petites incurables était son unique joie; sœur Florence n'en connaissait pas de meilleures. Que lui importaient les bruits du monde ? ils n'arrivaient même plus à son oreille.

Elle venait, cependant, de quitter son hospice pour se diriger vers de riches quartiers; elle rêvait, la chère sœur, d'envoyer, à Lourdes, un petit groupes d'incurables, et, de Paris aux Pyrénées, le voyage est dispendieux; mais sœur Florence connaissait un cœur généreux qui ne refusait jamais.

Longtemps elle avait marché; puis, arrivée dans le voisinage du parc Monceau, elle s'arrêta devant la maison de celle qui était à l'heure lumineuse du plein succès. Paris s'était follement épris de son incomparable cantatrice, Marie-Alice Bocellini, et la fêtait chaque soir. Jamais encore les amis de la délicate musique n'avaient entendu apporter, à l'art du chant, tant de science profonde unie à tant de charme.

Cependant, avant d'entrer, sœur Florence eut un instant d'hésitation. Sa cornette blanche n'était guère à sa place dans le salon d'une actrice; elle allait entrer : sa présence pouvait être utile à la cantatrice. Il suffit souvent d'une bonne parole pour toucher une âme et la ramener à Dieu.

Sous la marquise, le perron offrait des marches arrondies, conduisant à un véritable vestibule de palais, avec ses colonnes cannelées et ses tentures de vieilles tapisseries. Dans des niches s'abritaient des statues en marbre. Apollon jouait de la flûte, et Orphée de la lyre. Dans ce vaste hall, empli de fleurs, sœur Florence ressentit un peu de malaise; elle n'était point accoutumée à cette atmosphère de serre chaude, et à cet étouffement des tentures. Elle n'était point créée pour les élégances et les raffinements du confort; et, devant tout ce décor, elle murmurait.

— Ma place, à moi, est bien au milieu des pauvres gens.

Et elle ressentait déjà comme une nostalgie de sa salle aux murs blanchis et aux lits de fer où reposaient les malades, les chères petites pour lesquelles elle allait quêter. La mollesse des tapis sous ses pieds, chaussés de solides souliers, lui était une souffrance; la hauteur des plafonds, la tenue des gens, les reflets du jour dans les hautes glaces au lieu de lui faire éprouver la sensation délicieuse, si chère aux belles